

L'homme qui voulait voir la mort

Il était un jour un Jean-Fou aussi fringant qu'un arbre en mai.

C'était un naïf increvable, vigoureux, hardi, remuant. Il aimait la vie. Elle l'aimait. Jusqu'à l'âge où pousse le poil, il s'était cru indestructible. Tous les enfants sont ainsi faits, ils s'imaginent immortels.

Vint le jour où il découvrit qu'au bout de son séjour terrestre l'attendait ce monstre impassible, impitoyable et scandaleux communément appelé Mort.

Que croyez-vous que fit Jean-Fou ?

Il voulut rencontrer cet être, le palper et le renifler, voir de quel bois il était fait. Et donc il se mit en chemin.

Ses pas hasardeux le menèrent dans un estaminet paillard. On y braillait, on y dansait à faire trembler les fenêtres.

Un grand benêt, sur une table, chantait une chanson vineuse dont le refrain disait ceci :

« À la santé de Sainte Farce
Buvons, buvons, beaux compagnons
Avant que la Mort, cette garce
Ne nous morde le troufignon ! »

Jean-Fou pensa :

« Ce baryton semble connaître cette ogresse que j'aimerais bien rencontrer. »

Il vida sa pinte de rouge, offrit à l'homme un sou d'argent et tout de go lui demanda :

- Sais-tu où je peux la trouver ?
- Qui donc l'ami ?
- La Mort, pardi !
- Je l'ignore, chance pour moi. Et ne parle pas si fort d'elle, son nom suffit à m'effrayer.
- Ne connais-tu pas quelqu'un en ville qui voudrait bien me renseigner ?

- Va voir mon père, il est luthier. Il est vieux, il doit la flairer, de temps en temps, dans sa boutique. Peut-être saura-t-il te dire si son regard est noir ou bleu.

Jean-Fou but, dormit sous la table et de bon matin s'en alla par les ruelles de la ville.

Il était tout ébouriffé. Sous l'enseigne aux trois flûtes peintes, il s'épousseta les cheveux.

- Bien le bonjour, maître luthier. Votre fils m'a dit tout à l'heure de vous baiser les mains pour lui.

L'homme était à son établi.

- Mon fils, ce brigand, ce jocrisse ? bougonna-t-il. Il est vivant ?
- Certes oui.
- Mauvaise nouvelle. Laisser son père s'escrimer, user sa vie jusqu'à la corde sans jamais venir l'embrasser ou glisser un sou dans sa poche, dites-moi, est-ce là un fils ? Mes doigts ne peuvent plus tailler que des pipeaux pour les enfants. Ah, la mort me sera bien douce. D'ailleurs, elle ne va pas tarder. Comme dit le mauvais poète qui rêve dans mon grenier :
« Plus de soupe au fond de la tasse
Plus un croûton, même rassis,
La Mort est là, sur la grand-place
Qui te fait signe : Viens ici ! »
- Sur la grand-place ? dit Jean-Fou. Hé, monsieur, je n'y vois personne, que des maraîchers matinaux.
- Allons, c'est façon de parler.
- Vous ne savez pas où elle est ?
- La Mort ? Guère loin. Invisible mais présente, je le sens bien.
- Moi, dit Jean-Fou, je veux la voir.
- Garde-t'en bien. Elle n'est pas belle.
- Qu'en savez-vous ?

- Adieu. Va-t'en.

Il s'en alla, marcha longtemps, de cités en tentes nomades, de déserts en lac montagnards. Dans un faubourg de pauvre ville un soir, par mégarde, il buta contre la jambe d'un mendiant affalé à l'ombre d'un mur. Il en tomba à quatre pattes.

- Que cherches-tu ? lui dit le bougre. Un sou neuf entre mes orteils ?
- Non, la Mort, répondit Jean-Fou.
-
- Fatigué, comme je te vois, tu la rencontreras bientôt, lui dit le pauvre en riant large.
- Grand merci, monsieur !

Il s'en alla.

À peine avait-il fait vingt pas qu'il rencontra une vieille aux dents rares, au menton poilu, vêtue comme un épouvantail, ceinturée de fioles, de boîtes, d'aiguilles de cuivre et d'argent. Un couteau lui pendait au cou au bout d'une ficelle sale.

- Enfin vous voilà ! dit Jean-Fou. Vous êtes la Mort, n'est-ce pas ?
- Pas du tout, répondit la vieille. Je suis la Vie, pour te servir. Mes huiles, mes onguents, mes herbes guérissent tous les maux humains.
- Hé, c'est l'Autre que je veux voir, votre ennemi, votre contraire !
- Je peux te la montrer, mon fils, c'est facile, lui dit la Vie. Je vais trancher ta belle tête avec le couteau que voici, et sans mentir, elle sera là.

Jean-Fou se dénuda le cou.

- Tranchez donc, tranchez, bonne dame, je vous paierai pour ce bienfait tout ce que vous voudrez de moi !

La Vie se retroussa les manches, prit son homme par les cheveux, trancha sa tête au ras du col et la recolla à l'envers. Une noix d'onguent, rien de plus, effaça toute cicatrice. Et voilà Jean-Fou bouche ouverte regardant son cul, ses talons.

Il brailla :

- Que m'avez-vous fait ?

- Ce que tu voulais, beau jeune homme. Regarde la Mort, elle est là. Elle est la poussière du temps, elle est ce qui sans cesse passe et s'efface dans le néant. Mon garçon, où la croyais-tu ? Elle est toujours derrière nous ! Veux-tu voir la Vie, maintenant ?

Il répondit :

- Oui, par pitié.

La vieillearde à nouveau trancha et recolla comme il fallait.

- Adieu, mon fils.

- Adieu, ma mère.

Jean-Fou s'en alla droit devant.